

## Mouloud Mammeri

*Pour une diversité culturelle*

## Mouloud Mammeri

*For Cultural Diversity*

### Aziz NAMANE

Auteur correspondant, Université Mouloud Mammeri Tizi-Ouzou (Algérie),  
[aziz.namane@ummto.dz](mailto:aziz.namane@ummto.dz)

**Soumission : 05.10.2024 – Acceptation : 25.07.2025 – Publication : 25.07.2025**

**Résumé** — Cet article s'intéresse à quelques acceptions de la notion de culture chez le penseur et l'homme de lettres algérien Mouloud Mammeri, en se référant à certaines étapes de sa vie, ayant trait à la spécificité de sa culture intime, et l'acquisition de la langue de l'Autre, ainsi qu'à la diversité et l'échange interculturels, facteurs et ingrédients de la rencontre et du dialogue culturels.

**Mots-clés** : *culture, intime, autre, diversité, dialogue.*

**Abstract** — This article is interested in some acceptations of the notion of culture by the Algerian thinker and man of letters Mouloud Mammeri, referring to certain stages of his life, relating to the specificity of one's own inner culture, and the acquisition of another's language, as well as intercultural diversity and exchange, factors and ingredients of cultural encounter and dialogue.

**Keywords**: *Culture, Intimate, Other, Diversity, Dialogue.*

## Introduction

De tous les auteurs algériens qui ont choisi le chemin sinueux de l'écriture, Mouloud Mammeri est l'un des premiers à imposer sa constante présence sur la longue durée, aussi bien sur le plan littéraire que sur le plan académique. Sa valeureuse vie d'auteur polyvalent, qui s'étend fructueusement sur plus de trente ans, est animée par une remarquable activité littéraire (romancier d'avant-garde et dramaturge) et une vigoureuse recherche multidisciplinaire en littérature orale, en ethnologie, en anthropologie et en linguistique berbères, une recherche pour laquelle il a voué sa carrière de professeur de français et de berbère, ainsi que sa vocation de traducteur de poésies et de chants. Tous ces aspects on les trouve bien relevés par Tahar Djaout dans la préface précédant son entretien avec Mammeri :

« Mouloud Mammeri a mené une carrière d'écrivain et de chercheur caractérisée par une fidélité sereine à certaines idées et certains idéaux, une réflexion qui échappe aux conjonctures, une grande rigueur d'analyse, une honnêteté intellectuelle indéniable.

[...] l'immense contribution qu'il a apportée sous forme de travaux anthropologiques ; grammaticaux, linguistique ou littéraire au domaine culturel berbère. Cette contribution et aussi déterminante que courageuse, c'est l'une des plus importantes de ce siècle » (Mammeri, 1987, p. 08).

C'est autour de la cinquième partie de cet entretien accordé exclusivement à Djaout (en 1986) et intitulée « **Voix réelles et voies d'emprunt** », que nous tenterons par le présent article d'exposer quelques éléments indiquant la position de Mammeri, âgé au moment de l'entretien de 79 ans, vis-à-vis de la culture de l'Autre qu'il qualifie de « *culture acquise* » (Mammeri, 1987, p. 51). Il sera, aussi, question des convictions de l'auteur à l'égard de sa culture d'origine, et son acception du concept de diversité culturelle que l'on tentera d'approcher thématiquement à travers des textes choisis parmi ses rencontres, et d'en montrer la valeur culturelle intrinsèque dans le contexte algérien et mondial actuel.

## 1. L'école, une grande fenêtre sur le monde

S'offre à nous, dans cette importante partie de l'entretien, le retour inévitable vers ce qui semble constituer l'événement initial et initiatique d'une carrière d'idées et de visions : l'acquisition du français, la langue de l'agresseur :

« J'ai appris le français à l'école ; il s'agit donc d'un apprentissage artificiel. Mais une fois la langue acquise, j'avoue que j'en ai apprécié les avantages. Ce n'est pas seulement pour des bénéfices pratiques, par ce qu'elle permet une ouverture très large sur le reste du monde, en particulier sur le monde moderne ; en ce cas l'anglais rendrait plus de services. C'est surtout parce que c'est un instrument de libération- y compris de libération d'elle-même » (Mammeri, 1987, p. 49).

L'apprentissage est qualifié d'artificiel partant du fait que la langue de l'école est sans rapport avec celle de la mère. L'école dans ce cas, et selon ce contexte colonial précis, est le lieu par excellence où la culture de l'Autre (la culture dominante) s'impose dialectiquement, par le moyen de la langue considéré comme « *le phénomène central de toute culture* » (Person, 1973, p. 92). Mais dans le cas de Mammeri cette même langue constitue le moyen de

libération, qui n'est en somme qu'une lutte pour la reconnaissance du Moi sous le couvert de l'altérité imposée au début mais acceptée par la suite. La même confirmation venait de part de l'auteur, une année plutôt (1985) sur les ondes de Radio Canada International :

« [...] Donc j'ai fait mes classes en français et c'est cette langue que j'ai apprise. C'est une langue bien sûr qui a été étrangère à moi au départ mais à force de l'apprendre, j'ai été bien obligé de l'utiliser. Maintenant, j'aimerais ajouter une chose. Après l'avoir apprise, j'ai trouvé tout à fait bien de l'avoir acquise [...] » (Boisvert, 1985, p. 30).

À travers cette vive volonté d'acquisition, peut-on parler, chez Mammeri, d'une langue personnelle adoptive (Kessab-Charfi, 2010, p. 73) ? – appellation proposée par Amin Maalouf dans son rapport pour l'Observatoire européen du plurilinguisme (en 2002).

À notre sens la formule de Maalouf peut s'appliquer, sur le cas de Mammeri, si l'adoption est en rapport avec la confirmation du soi en toute complétude, de telle sorte « *qu'il puisse n'y avoir aucun rapport de type hiérarchique (dominant/dominé), vertical entre les langues (langue première/langue adoptive)* » (kessab-charfi, 2010, p. 73). Et c'est là que réside tout le sens philosophique de l'altérité qui consiste, selon Simone de Beauvoir dans son approche existentialiste (*Le deuxième sexe*, 1976, v. I), à la possibilité d'accéder à la « *réciprocité* » (Beauvoir, 1976, p. 21).

Mammeri a œuvré donc pour situer le Moi par rapport à l'Autre en s'ouvrant précocement et passionnément sur la langue française :

« Toujours est-il que j'ai très tôt aimé la langue et me suis dès le début appliqué à en acquérir l'usage le plus ample que je pouvais » (Mammeri, 1987, p. 51).

L'apprentissage précoce de la langue française, cet instrument d'une culture étrangère voire même coloniale, relève de l'urgence et de la nécessité, pour Mammeri qui avait compris – à l'instar de quelques écrivains de sa génération – qu'une véritable reconnaissance devrait nécessairement passer par l'emprunt de la voie(e) française, au risque d'une aliénation qu'il voyait l'offenser par l'action préjudicielle de ses détracteurs pour lesquels il a toujours préféré une distance souveraine et un salutaire recul :

« En sixième, je ne comprenais pas tout ce que mon prof de français disait. En cinquième, j'avais déjà le second prix de français. Dans l'intervalle- autant par nécessité que par plaisir- j'ai déployé beaucoup de soin pour apprendre. Et si ce n'est pas impunément que l'on acquiert les instruments d'une culture (j'ai aussi fait du grec, du latin, de l'anglais...) alors j'en accepte l'augure et, contre l'idée communément reçue, en particulier chez nous, je considère que cette culture acquise- peut être au risque d'une aliénation- m'a donné plus tard les moyens d'être au monde amplement, au lieu de m'enfermer dans les petits ghettos portatifs où des hommes s'enferment pour la vie sans même plaindre, ni même quelquefois savoir l'étendue de leurs manques » (Mammeri, 1987, p. 51).

L'irrédentisme affiché et accepté expressément par Mammeri consiste à être là sans jamais y être, d'où la nécessité pour lui de tracer sa propre voix(e) réelle afin de dire à cet Autre qu'il est par sa culture intime différent, ou – si l'on emprunte l'expression de Beauvoir –

« *l'absolument autre* »<sup>1</sup> (Beauvoir, 1976, p. 15), quel que soit le degré de son imprégnation dans la culture acquise. À cet égard, il cite son cas et celui de Jean Amrouche en mettant l'accent sur l'intimité de la langue maternelle et sa musicalité :

« Si je peux citer mon cas personnel, je serais naturellement très heureux d'écrire en berbère. Je sais qu'il y a des choses, des sentiments, des musiques, que je rendrais infiniment mieux en cette langue qu'en nulle autre. Jean Amrouche disait qu'il concevait et raisonnait en français, mais qu'il ne pouvait pleurer qu'en berbère. Je crois que l'exemple est éclairant. Le berbère ; Jean Amrouche l'avait sucé avec le lait de Fadhma At Mansour. Il a fait de brillantes études par la suite, au bout desquelles il a été imprégné de culture occidentale autant et plus qu'aucun Gaulois, Italien ou Saxon de souche, mais aucun langage appris ne pouvait remplacer en lui les musiques ancestrales, tissées dans ses veines »<sup>2</sup> (Mammeri, 1987, p. 48-49).

La culture de tout individu est conditionnée, selon la conception mammérienne, par l'intimité et l'intériorité, revers de la mêmété (le même dans le même). Son explicitation paraît sans équivoque dans son entrevue avec Michèle Boisvert (1985) :

« [...] ma culture, ma langue sont en effet le berbère et j'y tiens particulièrement, parce que je considère qu'elles servent à me définir. Elles sont moi-même en quelque sorte. Mon opinion est qu'une culture n'est vraie que quand elle est intériorisée. Vous pouvez acquérir n'importe quelle culture vous venant de l'extérieur. Je dirais que c'est très bien d'acquérir le plus grand nombre de cultures que l'on peut. Mais il leur manquera toujours un paramètre. C'est justement le paramètre de l'intimité, de la pudeur » (1985, p. 31).

Le sens que Mammeri attribut à la culture, dans ce texte, est lié aux expériences ordinaires, aussi bien individuelles que collectives, que tout un chacun peut vivre, imaginer, avoir et représenter sur/de son vécu, qui permettent de lui procurer « *l'assurance d'une socialité commune* » (Herzfeld, 2007, p. 4), et traduire pleinement sa particularité, son intériorité.

La culture d'origine – algérienne pour Mammeri et ses compatriotes – est une expression de soi, qui a pour particularité la pratique de soi, et la culture de l'intériorité. Par ce fait, la dichotomie mammérienne culture savante/ culture vécue trouve son acception dans l'existence- reflet qui a une vocation intégrative et globalisante (Mammeri, 1991, p. 73), rendant

<sup>1</sup> - Cette conception est fondée principalement sur la dialectique du maître et de l'esclave de la phénoménologie de l'esprit de Hegel. Bien qu'on a eu recours aux concepts d'altérité que Simone de Beauvoir a exploité, dans son livre intitulé "Le deuxième sexe", pour étudier la condition de la femme, nous croyons que ce qui peut s'appliquer à la femme peut aussi s'appliquer à la culture, voire même à la langue.

<sup>2</sup> - Dans son entretien radiophonique Mammeri s'étale sur cette question : « Un écrivain berbère qui s'appelle Amrouche, qui est poète, a dit une chose que j'ai trouvé très juste. Il a dit : j'écris des poèmes en français – et il en écrivait effectivement – mais je ne peux pleurer, qu'en berbère. Pleurer et rire. Connaître la joie et la douleur avec authenticité, il ne pouvait le faire, que dans sa langue maternelle, parce qu'il y a des harmonies, il y a tas de résonances qu'il avait acquises en naissant dans cette langue, il les avait presque sucées, il les avait tétées dans sa toute première enfance et on ne peut pas à mon sens être réellement soi en évacuant la langue dans laquelle on est né, dans laquelle on a été nourri » (Boisvert, 1985, 31– 32).

possibles une large émancipation culturelle et de nombreuses réalisations, aussi bien individuellement que collectivement, particulièrement qu'universellement.

## 2. La rencontre et la réciprocité, ingrédients d'une véritable altérité

Ce même message nous offre une troisième forme d'altérité, celle vécue dans l'amitié, fondée sur l'acceptation de l'autre dans son autreté, sans lutte ni exclusion, ni soumission, ni dévaluation. Cet aspect qui aboutit, chez De Beauvoir, à une « véritable altérité » (Beauvoir, 1976, p. 237), on le voit se définir et se constituer dans le symbolique retour de Mammeri à son père- « *Dâ Salem* » qui ne faisait pas de distinction entre la langue de Yousef Ou Qasi et celle de Victor Hugo :

« Il est sûr qu'il m'a passé sinon tout son savoir et sa ferveur (pour lui, il n'y avait pas à distinguer entre Yousef Ou Qasi et Victor Hugo ; ils employaient deux langues différentes, ce qui comptait était ce qu'ils disaient) du moins une partie de son art de saisir une culture. Une culture pour lui pouvait être étrangère, elle ne pouvait pas être ennemie » (Mammeri, 1987, p. 50).

Cette toute dernière phrase à caractère affirmatif témoigne, à elle seule, de l'humanisme de ce père qui, à travers le « *système de valeur qu'il incarnait et défendait* » (Arkoun, 1992, p. 21), inculquait à son fils la réelle valeur de l'échange interculturel et la nécessité de la compréhension mutuelle et l'entente entre les cultures.

Mammeri évoque aussi son oncle paternel *Lounas* qui maniait le verbe dans trois langues (le berbère, le français et l'arabe) :

« Le frère de mon père, qui justement j'ai suivi au Maroc, apportait une égale maîtrise à manier le berbère, le français et l'arabe classique. Il était dans les trois langues poète à ses heures » (Mammeri, 1987, p. 50).

De la ferveur du père récitant et lecteur, de sa mixité culturelle et de la pluralité poétique de l'oncle, résulterait une passion par contagion qui serait créatrice, chez Mammeri, d'un univers culturel ouvert sur le dialogisme, l'acculturation, et l'interaction, bref sur une activité multidimensionnelle :

« Je peux donc dire que le tuf dans lequel j'ai poussé me prédisposait à l'ouverture la plus large sur les plus divers horizons » (Mammeri, 1987, p. 50).

L'élément marquant la cinquième partie de l'Entretien de Mammeri avec Djaout est l'évocation par le doyen des écrivains algériens de Taha Hussein (1889- 1973), doyen de la littérature arabe contemporaine :

« Aucun écrivain ne m'a autant touché que Taha Hussein, avec lequel j'ai eu la chance de m'entretenir longuement, peu de temps avant sa mort » (Mammeri, 1987, p. 50).

Il est regrettable de ne pas trouver la moindre trace de ce long entretien de Mammeri, le tout jeune romancier qu'il était, et Taha Hussein, le plus lu des écrivains arabes et le plus contesté, et l'un des pionniers de la pensée arabe contemporaine fondée sur la modernité.

Le seul fait relaté par les journalistes et les critiques est la lecture faite par Taha Hussein, dans son livre intitulé *Naqd oua Islah* (Critique et réforme) (1956), à *La Colline oubliée* de Mammeri. L'auteur égyptien a fait l'éloge de l'œuvre et de son auteur<sup>3</sup> :

« Nous pouvons ajouter à cela sans risque de nous tromper, qu'un tel livre est parmi le meilleur de ce qui a été édité ces dernières années en langue française. L'écrivain est un instituteur dans une école de la ville d'Alger. Il est fort probable qu'il n'ait pas la maîtrise de la langue arabe, la preuve : la lettre qu'il nous a envoyée pour présenter son œuvre depuis quelque mois » (Taha, 1982, p. 48).

Mammeri a réussi à faire le portrait humain de l'être algérien et à faire surgir l'universel du singulier, ce même universel que Taha Hussein qualifiait de profond et précis, démontrant par ce fait que le plaisir est né et la perfection est atteinte :

« Revenons donc à ce roman à qui son auteur donne le titre de *La colline oubliée* ; nous lui aurions préféré "*La fiancée du soir*" pour ce que nous allons voir tout à l'heure. Néanmoins, l'œuvre a deux qualités principales, chacune d'elles suffit de la rendre intéressante et excellente. Que dire maintenant qu'elles sont associées harmonieusement pour produire une musique qui satisfait le cœur et le goût ensemble. Il s'agit bel et bien d'une étude sociale profonde et précise d'une société dans l'isolement total [...] (Taha, 1982, p. 49-50).

L'auteur du *Livre des jours* déclare avec certitude, lui qui a emprunté le chemin du doute cartésien durant toute sa vie de critique : « *Ce livre nous a vraiment plu [...]* » (Taha, 1982, p. 60).

Quelle que soit la forme de la rencontre qui avait réunie Mouloud Mammeri et Taha Hussein, elle est perçue comme une réelle consécration de la véritable altérité, celle de la rencontre, de l'amitié à travers laquelle on peut découvrir le vrai visage de la différence. Le passage semble donc vital est obligatoire entre la lutte vers la reconnaissance et l'absoluté de l'autre pour parvenir à ce niveau de la différence culturelle.

Dans la plus concise et claire de ses interviews Mammeri confirme : « *À un certain niveau de culture, les différences ne sont plus que motifs à expansion réciproque* » (Mammeri, 1987, p. 49), témoignant une fois encore de son art de répondre aux questions les plus universelles et actuelles.

## Conclusion

Il convient de conclure, à la fin de cet article, que la conception de Mouloud Mammeri à l'égard de la culture repose sur l'idée de la diversité, de la réciprocité. Ainsi, l'unité d'un peuple, d'une nation trouve sa définition dans la diversité, et de cette diversité naquit une culture vivante, pour laquelle Mammeri a milité et consacré son œuvre littéraire et culturelle dans sa grande dimension.

<sup>3</sup>- Dans les extraits choisis du livre de Taha Hussein, nous avons eu recours à la traduction de B. K. parue dans l'article intitulé « *La colline oubliée* vue par Taha Hussein », publié dans le quotidien algérien *Le Soir d'Algérie* en 2011.

La culture, tel que vue, vécue ou/et imaginée par Mammeri, va de l'acquisition vers l'expansion, et se nourrit de différences, d'échanges et de rencontres. Parvenue à ce stade de mixité et de pluralité, la culture, qu'elle soit savante ou vécue, résidant dans tout ce qui est humain, incarne la formule célèbre du poète numidien Térence, qui a vécu sur nos rives méditerranéennes : « *Je suis un Homme, rien de ce qui est humain ne m'est étranger* ».

## Références

- ARKOUN M. (1992). « Avec Mouloud Mammeri à Taourirt-Mimoun ». *Littérature et oralité au Maghreb - Hommage à Mouloud Mammeri*, Vol. 15 -16, p. 17-21. Paris : L'Harmattan.
- B. K. (2011). « La colline oubliée vue par Taha Hussein ». *Le Soir d'Algérie*, no 6191. Alger.
- BEAUVOIR, S. de (1976). *Le deuxième sexe*. Vol. I. Paris : Gallimard.
- BOISVERT, M. (1985), « Portrait radiophonique. Entrevue ave Mouloud Mammeri ». Dans Mouloud Mammeri. *Langues et langages d'Algérie*, no 49, p. 25-33. Canada : Bibliothèque nationale du Québec.
- HERZFELD, M. (2007). *L'intimité culturelle. Poétique sociale de l'État-Nation*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- KESSAB- CHARFI, S. (2010). *Altérité et mutations dans la langue : Pour une stylistique des littératures francophones*. Belgique : Academia- Bruylant.
- MAMMERI, M. (1987). *Entretien avec Tahar Djaout*. Alger : LAPHOMIC, Coll. « Itinéraires ».
- MAMMERI, M. (1991). *Culture savante, culture vécue. Études 1938-1989*. Alger : Éditions Tala.
- PERSON, Y. (1973). « Impérialisme linguistique et colonialisme ». *Les Temps modernes*, no 324-325-326, p. 90-118. Paris : Denoël.
- TAHA, H. (1982). *Critique et réforme*. Beyrouth : Éditions Al Ilm Lilmalayin, 9<sup>e</sup> édition.

## Pour citer cet article

Aziz NAMANE, « Mouloud Mammeri : Pour une diversité culturelle », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 565-571.